“ De l’archaïsme à l’innovation verbale : Retraduire et réinterpréter la Vie d’Apollonios de Tyane de Philostrate ”

Valentin Decloquement

▶ **To cite this version:**

Valentin Decloquement. “ De l’archaïsme à l’innovation verbale : Retraduire et réinterpréter la Vie d’Apollonios de Tyane de Philostrate ”. Etudes Interdisciplinaires en Sciences humaines, 2022, 8, pp.38-59. hal-03656956

HAL Id: hal-03656956
https://hal.science/hal-03656956

Submitted on 4 May 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Valentin DECLOQUEMENT
Attaché Temporaire d'Enseignement et de Recherche
Laboratoire Savoirs, Textes, Langage (UMR 8163)
Université de Lille, France

De l'archaïsme à l'innovation verbale: Retraduire et réinterpréter la *Vie d'Apollonios de Tyane* de Philostrate

Résumé: Si nous cherchons à proposer une traduction de *La Vie d'Apollonios de Tyane* de Philostrate, composée en grec au III^e^ siècle de notre ère, nous nous heurtons à deux problèmes, d'ordre à la fois esthétique et socioculturel.

Premièrement, ce texte s'inscrit dans le mouvement atticiste, théorisé par les rhéteurs et lexicographes du siècle précédent: au lieu d'utiliser le grec couramment parlé à son époque (la *koinè*), son lexique est emprunté aux orateurs et auteurs attiques des V^e^–IV^e^ siècles avant notre ère. Néanmoins, Philostrate n'est pas rigoriste: il mêle à la langue de Platon et de Démosthène des usages poétiques tirés d'Homère ou d'Euripide. Nous pouvons ainsi nous demander comment restituer dans une traduction les allusions et intertextes qui pouvaient être activés par le texte. Faire s'alterner différents registres de langue – courant, soutenu, archaïque – reste une possibilité, mais ce choix d'ordre strictement stylistique ne suffit pas à offrir au lectorat moderne une expérience similaire à celle du lectorat originel.

Deuxièmement, la syntaxe de Philostrate est marquée par un certain nombre de licences, probablement destinées à se démarquer de l'esthétique atticiste et à aiguillonner l'intérêt du lectorat. L'étrangeté du texte a souvent été gommée dans les traductions modernes. Faut-il restituer ce style brusqué, alors que la syntaxe française diffère par nature de celle du grec?

Cet article apportera certaines solutions aux problèmes cités ci-dessus et en envisagera les limites: dans quelle mesure et de quelle manière une traduction peut-elle restituer le capital culturel du lectorat originel?

Mots-clés: traduction culturelle, atticisme, adaptation stylistique

Abstract: Working on a translation of Philostratus' *Life of Apollonius of Tyana*, written in Greek in the 3rd century AD, we encounter two problems, which are both aesthetic and socio-cultural.
First, this text belongs to the Atticist movement theorized by rhetors and lexicographers in the previous century: instead of using the Greek language widely spoken in its time (the *koine*), its vocabulary is borrowed from the orators and authors of the 5th-4th centuries BC. Nevertheless, Philostratus is not a purist: he combines the language of Plato and Demosthenes with words from Homeric poetry and Euripides' tragedies. This raises the question of how to represent within a translation the allusions and connotations that are potentially activated by the text. An alternation between different language registers – colloquial, formal, archaic – is one possibility, but the problem is not simply one of style if we are to provide the modern readership with a reading experience akin to that of the original readers.
Second, Philostratus' use of syntax is characterized by its freedom: thus, he probably intends to differentiate himself from Atticist aesthetics and pique the reader's curiosity. The peculiarities of his text have often been omitted by the modern translators. Should we try to render this abrupt style, although French syntax is by nature very different from that of the Greek?
The paper aims to propose some solutions to these problems and to investigate their limitations, by asking to what extent and how translation could render the cultural capital of the original readers.

Keywords: cultural translation, Atticism, stylistic adaptation

La traduction d'un texte antique a ceci d'anachronique qu'elle revient à transférer dans une langue vivante les codes d'une culture qui non seulement lui est étrangère, mais qui appartient surtout à une époque révolue. Faire revivre aujourd'hui une langue dite «morte» revient à ouvrir un dialogue entre deux temporalités, mais un dialogue à sens unique: il

nous faut reconstituer un contexte qui n'est pas le nôtre, et ce, sans avoir d'accès direct au paysage intellectuel des auteurs concernés, sans pouvoir connaître leurs intentions exactes, sans même avoir en notre possession de brouillons ou de témoignages qui nous permettraient de comprendre dans quel cadre précis le texte source a été composé. Toute stratégie de traduction nécessite donc une enquête préliminaire, destinée à reconstruire un contexte passé qui reste difficilement compréhensible et demeure, en partie du moins, inconnaissable. Certes, déployer un large éventail de compétences – linguistiques, philologiques, anthropologiques, historiques… – permet de répondre à des critères de scientificité. Néanmoins, la traduction d'un texte ancien reste déterminée par un contexte académique, un cadre disciplinaire, une formation universitaire qui, en amont, façonnent toute une herméneutique; d'où l'importance de retraduire une même œuvre de génération en génération, afin de tenir compte des récentes avancées scientifiques et des évolutions dans l'interprétation du texte source.

La *Vie d'Apollonios de Tyane*, composée il y a environ 1800 ans par le sophiste grec Philostrate, nous fournira une étude de cas qui nous permettra d'examiner l'incidence de l'herméneutique sur la pratique de la traduction, mais également d'insister sur la relation de vases communicants qu'elles entretiennent: en quoi le texte cible propose-t-il à son propre public une interprétation du texte source? En pensant la traduction comme un «acte de lecture» à part entière (Morel, *Éloge de la traduction comme un acte de lecture* 29–30), nous porterons l'accent sur le contexte intellectuel de Philostrate, qui a fait l'objet d'études approfondies depuis les dernières décennies: compte tenu des récentes analyses, son œuvre peut difficilement être traduite de nos jours comme elle le fut jusqu'au milieu du XX^{e} siècle. Loin d'être exhaustifs, les éléments de réflexion qui seront développés ici sont nés d'un projet, inachevé à ce jour, de retraduction en français de la *Vie d'Apollonios*. En mêlant traductologie appliquée et approche comparée, nous illustrerons notre propos par quelques échantillons inédits, que nous confronterons aux deux précédentes traductions françaises du même texte: celle d'Alexis Chassang, parue en 1862 et disponible en libre accès sur Internet (*Apollonius de Tyane. Sa vie, ses voyages, ses prodiges, par Philostrate, et ses lettres*) et celle de Pierre Grimal, publiée en 1958 dans la Bibliothèque de la Pléiade (*Romans grecs et latins*). Comme nous le verrons, chacune hérite de traditions interprétatives qui ont été remises en cause par les études récentes.

Flavius Philostrate fut un sophiste grec actif dans la première moitié du III^{e} siècle de notre ère. Il étudia la rhétorique à Athènes, centre culturel

majeur sous l'Empire romain, avant d'y avoir des fonctions politiques tout en fréquentant la cour impériale. La *Vie d'Apollonios de Tyane* est une œuvre qu'il semble avoir composée vers le début de sa carrière[1]. Dans le prologue (I, 3, 1), il rend hommage à l'impératrice Julia Domna, épouse de Septime Sévère et mère de Caracalla, morte en 217: Philostrate précise qu'il faisait partie du cercle d'intellectuels qui entouraient Julia à la cour romaine et nous apprend qu'il lui a fallu plusieurs années pour mener à bien son projet[2]. Si l'on en croit ce prologue, c'est l'impératrice elle-même qui lui aurait demandé de réhabiliter Apollonios de Tyane, une figure historique méconnue dont la vie a couvert le I^er^ siècle de notre ère. Pour redorer l'image de ce personnage, Philostrate se donne pour objectif de prouver qu'Apollonios est un authentique philosophe pythagoricien (I, 2). Il se positionne ainsi contre les auteurs du II^e^ siècle, comme Lucien de Samosate, qui en avaient laissé une vision négative, celle d'un charlatan, d'un obscur thaumaturge entouré de disciples crédules (*Alexandre ou Le faux prophète* 5). L'œuvre, divisée en huit livres, se présente comme un long récit de voyage, qui couvre le parcours d'Apollonios jusqu'en Inde, aux confins du monde connu, en Égypte et dans le pourtour méditerranéen.

L'exemple de la *Vie d'Apollonios* nous permettra, dans un premier temps, de réfléchir à la grille de lecture que vectorisent le titre et l'introduction d'une traduction. Il va sans dire que le paratexte situé en amont du texte cible est censé répondre à un besoin pédagogique. L'objectif est d'offrir au lectorat une première idée de l'œuvre dont il s'apprête à découvrir la traduction, et ce pour mieux appréhender son genre littéraire, son sujet, son contexte d'origine. Néanmoins, une telle fonction ne saurait être remplie sans se soumettre à un certain nombre de biais cognitifs. Subjectivement, la manière de traduire un titre et d'introduire une œuvre est déterminée par la perception du texte source dans un contexte donné, qu'il soit culturel, politique ou académique. Objectivement, l'interprétation communiquée par

1. Le corpus de Philostrate a été composé par plusieurs membres d'une même famille qui portaient le même nom. En raison de cette homonymie, il est difficile de savoir avec exactitude combien de Philostrate sont à l'origine des différentes œuvres et quel Philostrate a composé quel texte. Néanmoins, dans un long article intitulé *Le problème de Philostrate* qui fait aujourd'hui consensus, Ludo de Lannoy a démontré de manière convaincante qu'une majeure partie du corpus peut être attribuée au même auteur.

2. Le texte parle de l'impératrice au passé: il semble donc avoir été commencé avant 217, mais achevé au-delà de cette date, peut-être dans les années 220 comme le soutient Adam Kemezis (*Greek Narratives of the Roman Empire under the Severans: Cassius Dio, Philostratus and Herodian* 297).

le paratexte programme l'horizon d'attente du public visé et peut infléchir son expérience de lecture. Historiquement, les avancées de la recherche littéraire ou philologique transforment notre perception de l'œuvre et celle que nous en transmettons: la retraduction est alimentée par un état de l'art qui s'enrichit constamment.

Nous pouvons illustrer ces généralités en prenant pour exemple les traductions de Chassang (1862) et de Grimal (1958). Certes, un siècle les sépare. Comme de nombreux traducteurs du XIX[e] siècle, Chassang adapte la prose de Philostrate au goût de son temps, modifiant librement la syntaxe, introduisant dans les dialogues un vouvoiement absent de la langue grecque. Grimal, pour sa part, se montre plus «scolaire»: suivant les exigences d'une version d'agrégation, il se veut plus fidèle à la lettre du texte source, tout en se soumettant à une correction du langage en français. Au-delà de ces différences, les deux traducteurs héritent d'un contexte académique où l'on lisait l'œuvre de Philostrate à travers les codes romanesques du récit de voyage et de la fiction biographique. Le titre choisi par Chassang en est une illustration: *Apollonius de Tyane. Sa vie, ses voyages, ses prodiges, par Philostrate, et ses lettres*. Dans les premières pages de son introduction, il assume pleinement ce choix: «[La] *Vie d'Apollonius de Tyane* paraît à l'auteur d'une traduction inédite de cet ouvrage une production du même genre que les romans français de *Huon de Bordeaux*, de *Perseforest*, de *Lancelot du Lac*, d'*Amadis des Gaules*» (iv). Quant à lui, Grimal fait figurer [la] *Vie d'Apollonios* dans les *Romans grecs et latins* (1025–1338), aux côtés d'autres textes de l'époque impériale qu'il a également traduits, notamment le *Satiricon* de Pétrone, l'*Âne d'or* d'Apulée ou *Daphnis et Chloé* de Longus. Chassang et Grimal se pensent donc comme traducteurs de romans. Leur interprétation du texte, visible dès le paratexte, détermine l'expérience de lecture qu'ils veulent transmettre à leur public: la découverte d'une œuvre romanesque.

Une nouvelle traduction de la *Vie d'Apollonios* ne pourrait plus être introduite de cette manière sans faire entorse à la scientificité. Depuis une cinquantaine d'années, les études philologiques ont progressivement interrogé son appartenance au roman ainsi qu'aux genres voisins, comme la biographie apologétique ou l'hagiographie, dont les modes narratifs

suivent eux aussi des structures romanesques[3]. Dans une monographie de 1986 consacrée au corpus de Philostrate, Graham Anderson constate que le nom traditionnellement donné au texte a déterminé la manière dont nous le percevons et l'étudions: «In referring to it by its popular label as the *Life* of Apollonius we shall not presume either on its literary genre or its value as biography of the historical sage» (*Philostratus: Biography and Belles-lettres in the 3rd Century AD* 121)[4]. Depuis, l'appellation de l'œuvre a fait l'objet d'analyses approfondies qui ont mis au jour plusieurs problèmes.

Premièrement, il semble que Philostrate n'a jamais nommé son texte *Vie d'Apollonios*: ce titre aurait été attribué à une période postérieure et aurait évolué avec le temps. Le premier auteur connu qui l'appelle ainsi est Eunape de Sardes, au tout début de ses *Vies de philosophes et de sophistes* (I, 4, 454) qu'il a composées un peu moins de deux siècles après la période d'activité de Philostrate. Le complément du nom *de Tyane* apparaît pour sa part dans la *Bibliothèque* de Photios, patriarche de Constantinople au IXe siècle (44, 9b), et se retrouve dans différents manuscrits byzantins (Boter, *The Title of Philostratus' Life of Apollonius of Tyana* 3). Depuis la Renaissance, c'est cette variante qui s'est imposée en Occident, à travers sa traduction latine: *Vita Apollonii Tyanei*, retraduit littéralement dans les différentes langues modernes – *Life of Apollonius of Tyana*, *Das Leben des Apollonios von Tyana, Vie d'Apollonios de Tyane*… Par conséquent, quand une traduction prend pour objet une tradition textuelle antérieure à l'imprimerie, la notion même de texte source s'avère problématique: la «source» en question existe à travers une multiplicité de variantes, nées d'un original perdu. *Vie d'Apollonios de Tyane* est une bonne traduction au regard de certains manuscrits; *Vie d'Apollonios* tout court semble plus proche d'un état antérieur du titre; mais aucun des deux choix ne correspond à un archétype dont la reconstitution demeure hypothétique.

3. C'est par exemple l'approche de Bryan P. Reardon, dans une étude de la littérature grecque des IIe-IIIe siècles, publiée en 1971 (*Courants littéraires grecs des IIe–IIIe siècles après J.-C.* 190 et 266). Elle a été développée dans les années 1990 par Alain Billault, qui reste prudent quant à l'intention de l'auteur: «Jamais, en effet, Philostrate n'exprime sa foi personnelle dans les dogmes du pythagorisme tel que le vit et le prône son héros. Le zèle apologétique du biographe en est-il un signe suffisant?» (*Le personnage de Philostrate dans la Vie d'Apollonios de Tyane: autoportrait de l'auteur en biographie* 277).

4. «En nous référant à lui par son appellation courante, celle de [la] *Vie* d'Apollonios, nous ne devons présumer ni de son genre littéraire ni de sa qualité de biographie d'un sage historique».

Deuxièmement, si nous cherchons à reconstruire et à traduire l'intention de Philostrate, nous pouvons compter sur un autre texte du même auteur, les *Vies des sophistes*, composées à une date postérieure. L'auteur se cite lui-même et se réfère à son texte en l'appelant, en grec, *ta es Apollônion* (II, 5, 570). Sous une forme pronominale, l'article *ta* au neutre pluriel désigne «les choses», «les événements» qui gravitent autour d'un personnage, ses «aventures» qui fournissent une trame à un récit (Whitmarsh, *The Greek Novel: Title and Genre* 605–606). La préposition *es*, suivie d'un nom propre à l'accusatif, peut se traduire par «à» ou par «pour» dans deux sens complémentaires: Apollonios est à la fois la personne à laquelle se destine le texte, son objet, mais aussi le bénéficiaire du récit qui plaide en sa faveur, «pour lui», et en brosse un éloge. Nous devons donc choisir entre deux possibilités de traduction, soit, de manière littérale et maladroite: *Les événements* [*liés*] *à Apollonios* ou *Les événements* [*racontés*] *pour Apollonios*. Un peu moins d'un siècle après sa composition, l'évêque Eusèbe le citera sous la même forme: l'un de ses traités, aujourd'hui nommé *Contre Hiéroclès*, avait pour titre d'origine «D'Eusèbe de Pamphile contre les [choses / événements / récits] de Philostrate pour Apollonios». Estimant que les témoignages de Philostrate et d'Eusèbe sont plus fiables que ceux d'Eunape et de la postérité, certains chercheurs se réfèrent désormais à notre œuvre sous le nom *En l'honneur d'Apollonios*, comme le fait Patrick Robiano qui rattache le texte au genre de l'éloge exclusivement (*Un discours encomiastique: En l'honneur d'Apollonios de Tyane* 637). Cette nouvelle appellation permet de rendre visible, dans les langues modernes, la parenté de l'œuvre avec la rhétorique épidictique. Néanmoins, elle a le défaut d'écarter l'idée qu'il s'agit d'un récit, un aspect que le concept de *Vie* parvient pour sa part à mettre en exergue.

Enfin, nous pouvons nous demander si l'expression *ta es Apollônion* constitue vraiment un titre figé. Comme l'a montré Gerard Boter, quand elle ne parle pas de *Vie*, la tradition manuscrite hésite entre plusieurs variantes, qui tantôt incluent l'article *ta*, tantôt l'omettent (*The Title of Philostratus' Life of Apollonius of Tyana* 2–3). Boter en induit que l'article *ta* doit être exclu du titre qui se restreindrait, dans sa forme originelle, à *es Apollônion* (5–6): un équivalent lointain pourrait être trouvé dans une expression comme «le *Timée* de Platon», où l'article «le», dans un usage neutre, n'appartient pas au titre *Timée* mais permet de l'insérer dans une phrase sans en brusquer la syntaxe. Philostrate parle-t-il donc de ses récits *Pour Apollonios* ou de ses *Récits pour Apollonios*? La volonté même de choisir entre ces diverses

hypothèses revient peut-être à trahir la culture de Philostrate: assigne-t-il un titre fini à son œuvre, sachant qu'il n'existait, à son époque, aucun système de référenciation signalée par des guillemets ou des italiques?

Les banques de données bibliographiques et les moteurs de recherche documentaire nous imposent une contrainte supplémentaire: depuis que l'appellation *Vie d'Apollonios de Tyane* est passée dans l'usage, apposer un nouveau titre à l'œuvre compliquerait sa référenciation. C'est la raison pour laquelle il nous paraît plus judicieux de citer le texte dans une variante que nous savons contestable, comme nous le faisons dans le présent article. L'avant-propos reste le lieu de choix pour introduire ce problème, d'autant qu'il peut, sous la forme d'un développement écrit, faire coexister les différentes variantes du titre et leurs possibles traductions.

Réexaminer, réinterpréter et retraduire le titre d'une œuvre modifie donc le regard que nous portons sur son genre littéraire et ses stratégies discursives. Dans le cas de la *Vie d'Apollonios*, les études philologiques ont mis à jour son rattachement à la rhétorique de l'éloge, que l'appellation «pour / en l'honneur d'Apollonios» permet de mieux appréhender. Du point de vue de la traduction, quelles peuvent être les conséquences d'une telle évolution dans notre perception du texte? Faut-il désormais se faire rhéteur, et non plus romancier, pour traduire la prose de Philostrate? Comme nous le verrons ici, une meilleure prise en compte du contexte intellectuel de l'auteur peut déterminer certains choix de traduction et, avec eux, l'expérience de lecture offerte au public moderne.

Philostrate appartient à un mouvement qu'il théorise lui-même sous le nom de «Seconde sophistique» dans les *Vies des sophistes* (I, 481). Il l'appelle «seconde», et non «nouvelle», afin de l'inscrire dans la continuité de l'ancienne sophistique qui a eu pour théâtre principal l'Athènes du V^e^ siècle. La période qui couvre les dynasties des Antonins (96–192) et des Sévères (193–235) sont, aux yeux de Philostrate comme des spécialistes modernes, l'âge d'or de la Seconde sophistique. À l'époque impériale, les connotations du terme «sophiste» peuvent être péjoratives, mais il s'agit également d'un titre chargé d'un certain prestige social. Celui-ci désigne des techniciens du discours, membres d'une élite cultivée, qui enseignaient l'art de parler à un très haut niveau de spécialisation, mais qui s'y adonnaient aussi à titre personnel, s'illustrant notamment par la pratique de la déclamation.

Plus précisément, comme tout intellectuel hellénophone de cette période, Philostrate était imprégné d'un canon d'auteurs classiques considérés comme des modèles. Un recensement des citations et références présentes

dans la *Vie d'Apollonios* nous donne une première idée de son paysage littéraire. Comme l'a révélé une étude minutieuse d'Ewen Bowie sur le sujet (*Quotations of Earlier Texts in Τὰ ἐς τὸν Τυανέα Ἀπολλώνιον* 70-72), les deux épopées homériques, l'*Iliade* et l'*Odyssée*, sont de loin les plus citées. Les tragédies d'Euripide occupent la deuxième place, avant celles de Sophocle. À ces références poétiques, se mêle toute une série de renvois à des prosateurs actifs à Athènes aux V^e^–IV^e^ siècles: dans cet ordre, les dialogues de Platon, les ouvrages historiques d'Hérodote et de Thucydide, plus ponctuellement l'œuvre de Xénophon. Les textes canoniques du passé ne fournissaient pas aux intellectuels de l'époque impériale un simple répertoire de citations qui alimenteraient des arguments d'autorité: ils servaient surtout à délimiter un cadre pour la correction du langage, un ensemble de règles de grammaire et de style dignes d'être suivies dans la composition du discours. Ainsi, Démosthène, considéré comme l'orateur attique par excellence, était utilisé dans les classes de rhétorique comme un modèle à imiter. La critique moderne parle d'*atticisme* pour désigner ce phénomène stylistique et sociolinguistique. Bien qu'elle soit datée, l'étude la plus complète de ce phénomène reste à ce jour celle de Wilhelm Schmid, publiée en 1896[5]. Cette analyse stylistique a montré que Philostrate emprunte une importante partie de son lexique aux grands auteurs canoniques, comme Platon, Xénophon, Thucydide ou Démosthène (*Der Atticismus in seinen Hauptvertretern von Dionysius von Halikarnass bis auf den zweiten Philostratus. Vierter Band* 247–264).

Que pouvons-nous garder, au XXI^e^ siècle, d'un texte destiné à l'élite lettrée d'une autre époque, imprégnée d'un canon qui reste étranger à notre système de référence? Est-il seulement possible d'adopter les stratégies d'une traduction culturelle, qui consisterait à transposer les codes de la langue

5. L'étude que Schmid a dédiée au style de Philostrate constitue le quatrième volume d'un ensemble de cinq tomes, consacrés aux principaux représentants de l'atticisme, de la fin du I^er^ siècle avant notre ère jusqu'au III^e^ siècle. Elle s'inscrit dans un débat entre différents philologues allemands dans la seconde moitié du XIX^e^ siècle, dont les tenants ont été récemment résumés et ré-analysés par Lawrence Kim (*Atticism and Asianism* 41–42). On a longtemps considéré que la pureté stylistique recherchée par les atticistes s'opposait au style asianiste, caractérisé par une certaine grandiloquence – emphase, goût du rythme, préciosité lexicale… À partir de ce présupposé, la question était de savoir quel auteur de l'époque impériale employait quel style et où se répartissait dans le temps chacune des deux esthétiques, atticiste et asianiste. En 1900, Ulrich von Wilamowitz-Möllendorf a montré que l'asianisme n'était plus d'actualité au-delà du I^er^ siècle avant notre ère, prouvant ainsi que ses prédécesseurs en avaient fait un usage anachronique en l'appliquant à l'époque impériale (*Asianismus und Atticismus* 1–7).

source dans le texte cible? Certes, quand le transfert d'un code culturel est impossible dans la langue cible, sa transmission peut être garantie par la note de bas de page, mais le risque serait ici de saturer le texte de gloses et de commentaires érudits qui en interrompraient la lecture en permanence.

Les toutes premières lignes de la *Vie d'Apollonios* nous serviront d'étude de cas pour aborder cette question. Avant d'entrer dans le vif de son sujet, le narrateur brosse le portrait de Pythagore, dont nous donnons la traduction:

> Voici ce que les laudateurs de Pythagore de Samos disent de lui: il n'aurait été nullement ionien, mais serait né jadis sous les traits d'Euphorbe, à Troie; il serait revenu à la vie après l'avoir perdue, et l'aurait perdue comme le chante Homère; il aurait refusé de porter des vêtements faits de dépouille, et se serait gardé pur de toute consommation animale et de sacrifice. Car, selon ces dires, il n'ensanglantait pas les autels, bien au contraire – gâteaux de miel, olibans, hymnes: voilà ce que cet homme donnait fréquemment aux dieux. Et il savait que les dieux préféraient accueillir de tels dons plutôt que des hécatombes et le couteau sacrificiel sur la corbeille. (I, 1, 1)

Cette ouverture permettra ensuite au narrateur de se diriger vers un éloge d'Apollonios, en montrant que ce dernier rivalise de sagesse avec le philosophe légendaire du VI^e^ siècle avant notre ère (I, 2, 1).

Le lectorat moderne qui découvrirait la *Vie d'Apollonios* à travers cette traduction n'a pas besoin d'être spécialiste de Pythagore pour appréhender l'objet de cet extrait. En résumant dans leurs grandes lignes la doctrine et l'éthique pythagoriciennes, en particulier le respect de la vie animale, le texte source remplit déjà une fonction pédagogique que toute traduction sera nécessairement amenée à véhiculer sitôt qu'elle en reproduira le contenu. Néanmoins, le caractère très allusif de la toute première référence à Euphorbe révèle que Philostrate s'adresse à un public qui maîtrisait non seulement la poésie homérique, mais également sa réception. Pour combler cette lacune, c'est ici qu'une note est nécessaire, qui contiendra les informations suivantes: Euphorbe est un héros troyen réputé pour sa grande beauté, dont la mort est relatée au chant XVII de l'*Iliade* (9–60). Selon les auteurs des II^e^–III^e^ siècles, il se serait réincarné en Pythagore (Maxime de Tyr, *Dissertations* X, 2; Lucien, *Le coq ou Le songe* 16–20; Diogène Laërce, *Vies et doctrines des philosophes illustres* VIII, 4). Ce motif sera développé par les philosophes néopythagoriciens postérieurs (Porphyre, *Vie de Pythagore* 26–27; Jamblique, *Vie de Pythagore* 63), qui s'inscrivent dans la tradition d'éloges à laquelle se réfère Philostrate quand il parle des

«laudateurs de Pythagore»[6]. L'expression «couteau sacrificiel sur la corbeille» mérite elle aussi une petite glose, puisqu'elle renvoie au cadre du culte dans l'Antiquité qui nous est aujourd'hui étranger: dans les rituels païens, c'est sur un panier que l'on apportait le couteau servant au sacrifice.

D'un point de vue formel, une partie du texte cible que nous proposons ici est écrite au conditionnel passé. Ce choix de traduction est le fruit d'une enquête sociolinguistique sur le contexte du III^e^ siècle. La *Vie d'Apollonios* fut composée dans un contexte de diglossie où coexistaient deux états de la langue grecque. Les usages atticistes s'élaborent en miroir de la *koinè*, la langue commune qui était parlée par les hellénophones de naissance dans tout le pourtour méditerranéen. Plus simple que le dialecte attique dont elle hérite, elle correspond à un parler «populaire» qu'un pan entier de l'élite lettrée jugeait impropre à la composition du discours. Au II^e^ siècle, cette volonté de définir la correction du langage a donné naissance à toute une littérature technique. Moeris, par exemple, est l'auteur d'un dictionnaire qui recense dans un ordre plus ou moins alphabétique les usages attiques, jugés corrects. Ses critères de classement révèlent qu'il avait parfaitement conscience de cette diglossie: il oppose les «Attiques», les intellectuels formés à la langue d'un Démosthène indépendamment de leurs origines ethniques, aux «Grecs», entendus comme les hellénophones de naissance qui emploient la *koinè* (Kim, *The Literary Heritage as Language: Atticism and the Second Sophistic* 479).

Les modes verbaux qui structurent la *Vie d'Apollonios* portent trace de cette diglossie. Dans le texte source que nous avons traduit plus haut, l'opinion des «laudateurs de Pythagore» se déploie d'abord à l'optatif oblique, qui n'a pas d'équivalent strict en français. D'une manière générale, l'optatif est le mode du potentiel ou du souhait, mais au discours indirect, «oblique», il exprime une nuance subjective: il introduit une opinion, une pensée grammaticalement ou logiquement dépendantes d'un verbe principal, le plus souvent conjugué au passé ou, comme ici, signifiant «dire». Néanmoins, il n'est jamais nécessaire syntaxiquement. Une étude sociolinguistique et diachronique de ses usages révèle que l'optatif oblique,

6. Les deux autres traductions françaises se montrent plus allusives, car elles se contentent de renvoyer à l'*Iliade* (Chassang, *Apollonius de Tyane. Sa vie, ses voyages, ses prodiges, par Philostrate, et ses lettres* 2n1; Grimal, *Romans grecs et latins* 1506n1). Chassang semble présupposer que son lectorat aura consulté les références citées dans une note à la toute première proposition: «Voyez Diogène de Laërte, VIII, I, 4, et les *Vies de Pythagore* par Porphyre et Jamblique. Pythagore vivait au VI^e^ siècle avant J.-C.» (*Apollonius de Tyane. Sa vie, ses voyages, ses prodiges, par Philostrate, et ses lettres* 1n1).

bien attesté chez les auteurs canoniques des V^e^–IV^e^ siècles, est absent de la *koinè*: À l'époque impériale, il se restreint aux textes atticistes, à l'imitation des modèles classiques (Anlauf, *Standard Late Greek oder Attizismus? Eine Studie zum Optativgebrauch im nachklassischen Griechisch*). Un parallèle moderne pourrait être trouvé dans l'imparfait du subjonctif en français: bien que celui-ci soit socialement absent du langage parlé et qu'il ne réponde plus à aucun besoin syntaxique lié à la concordance des temps, il se maintient notamment dans des usages poétiques et littéraires.

L'optatif oblique en grec se prête donc aux analyses consacrées par Philippe Rothstein à la traduction du subjonctif (*Traduire le subjonctif et le renversement des sujets de l'interlocution* 130–31): le choix d'un mode verbal dans un texte cible n'est pas exclusivement déterminé par les règles syntaxiques de la langue d'arrivée. Lorsque celle-ci nous offre une marge de liberté, l'usage d'un mode plutôt qu'un autre peut satisfaire des exigences esthétiques et stylistiques. Dans cette optique, le conditionnel passé choisi pour notre traduction est destiné à transposer à la fois la nuance subjective exprimée par l'optatif oblique et son registre de langue, en tant que manière élégante d'introduire un discours indirect. Nous aurions pu plus simplement utiliser une subordonnée complétive suivie d'un indicatif, comme le font les deux autres traducteurs français: «On lit dans les ouvrages consacrés à l'éloge de Pythagore, qu'avant d'être le sage de Samos, il avait été le Troyen Euphorbe […]» (Chassang, *Apollonius de Tyane. Sa vie, ses voyages, ses prodiges, par Philostrate, et ses lettres* 1); «Ceux qui font l'éloge de Pythagore de Samos disent à son sujet qu'il n'était point du tout un Ionien, mais qu'il avait été autrefois, à Troie, Euphorbe […]» (Grimal, *Romans grecs et latins* 1031). Néanmoins, le conditionnel présente l'intérêt d'appartenir à un registre plus soutenu et permet, de surcroît, d'ouvrir le propos par les deux points, plus fluides que la conjonction «que» d'une subordonnée complétive.

La question de l'atticisme fait ainsi surgir un problème sémiologique. Quand bien même nous parviendrions à conserver la lettre du texte source dans une traduction littérale qui lui serait fidèle sémantiquement, grammaticalement et syntaxiquement, nous perdrions non pas seulement son esprit, mais surtout le capital culturel dont il est né. Le texte atticiste se décode en effet à travers la relation qu'il entretient avec ses modèles. Denys d'Halicarnasse, historien et rhéteur du I^er^ siècle avant notre ère, est le plus ancien théoricien connu de ce phénomène: il définit l'imitation, ou *mimèsis*, comme «l'activité consistant à s'empreindre du modèle dans les règles»

(*L'Imitation* fragment 2)[7]. La *mimèsis* ne relève donc pas du mimétisme. Elle peut être perçue comme une forme ancestrale de l'intertextualité: tout choix lexical, morphologique ou syntaxique se décode à travers «une relation de coprésence entre deux ou plusieurs textes, c'est-à-dire, eidétiquement et le plus souvent, […] la présence effective d'un texte dans un autre», pour reprendre la définition qu'en donne Gérard Genette (*Palimpsestes. La littérature au second degré* 8). La référence à Euphorbe, analysée plus haut, en est un avatar, mais l'écriture atticiste se déploie le plus souvent dans des formes intertextuelles que Genette nomme «plagiat» (47–48): ce sont des reprises moins explicites et moins littérales que la citation, mais dont la textualité n'en demeure pas moins plus proche du modèle que ne l'est l'allusion.

Employer un vocabulaire rare, vieilli ou littéraire dans la langue cible est une stratégie qui permet de restituer certains effets du texte. Un tel choix part d'une analogie, certes contestable d'un strict point de vue linguistique, mais opérante dans l'optique d'une traduction culturelle: la *koinè* serait au français parlé ce que l'atticisme serait à un français littéraire. Nous adoptons ici la stratégie d'une traduction culturelle, qui nécessite une enquête sur le cadre esthétique du texte source, mais qui nous amène également à interroger la poétique de notre propre langue (Regattin, *Traduction et évolution culturelle* 93–100).

Nous prendrons pour exemple un extrait du livre II, où Apollonios et ses compagnons découvrent un sanctuaire aux portes de Taxila, en Inde. Voici le résultat que nous pouvons obtenir quand nous suivons une telle méthode: «Ils virent un temple devant les murs, disent-ils, non loin des cent pieds, en pierre coquilleuse. Selon eux, on avait construit un sanctuaire à l'intérieur, certes assez petit, comparé à ce temple si grand et ceint de colonnades, mais digne d'admiration néanmoins […]» (II, 21, 1)». Les choix lexicaux qui ont présidé à l'élaboration de cette traduction sont destinés à restituer une certaine préciosité dans le texte source, mais aussi l'expérience de lecture qu'elle semble programmer. Loin d'être purement ornementale, la sophistication du lexique imite la complexité du sujet traité: Philostrate dépeint la beauté hors du commun du sanctuaire dans des termes eux-mêmes peu communs, peut-être pour communiquer à son public un sentiment d'admiration. Certains choix lexicaux de Philostrate se saisissent mieux au regard des traités atticistes: nous savons qu'il avait notamment

7. Je traduis le participe moyen *ektramonenè* au sens réfléchi, «s'empreindre de», et non actif («reproduire») comme le fait Germaine Aujac dans son édition du texte.

accès à l'*Onomasticon* de Julius Pollux, un lexicographe que notre auteur présente comme «passablement entraîné à l'art de la critique» (*Vies des sophistes* II, 12, 592).

La formule «en pierre coquilleuse» est la traduction de *lithos kogchuliatès*: L'expression, d'interprétation difficile, est déclinée au génitif de qualité, qui désigne ici la matière du sanctuaire. Morphologiquement, l'adjectif *kogchuliatès* est formé sur le substantif *kogchulion* («la petite coquille»), lui-même diminutif de *kogchulè* («coquillage»). Le suffixe *–tès* exprime un état ou une condition. Cet adjectif est ainsi traduit par «shelly» dans le Liddell-Scott et glosé par l'expression «qui porte des empreintes de coquillage» dans le Bailly. La formule de Philostrate est librement traduite par Chassang: «bâti de porphyre» (*Apollonius de Tyane. Sa vie, ses voyages, ses prodiges, par Philostrate, et ses lettres* 71). Le traducteur du XIX^e^ siècle comprend manifestement l'adjectif *kogchuliatès* en un sens abstrait qui qualifierait plutôt la texture et l'éclat de la roche (*lithos*), d'où cette contraction du nom et de son épithète en un substantif unique. Grimal est plus fidèle à la lettre du texte: «construit en pierre coquillée» (*Romans grecs et latins* 1085), dont il explicite avec prudence la signification dans une note de fin: «Peut-être une sorte de porphyre» (1512)[8]. L'adjectif «coquilleux» permet de se rapprocher du sens, tout comme «coquillé» («rempli de coquilles, qui contient des coquilles»), mais il imite davantage la construction du mot grec («coquill[e]–eux» / *kochkuli–a–tès*).

Plus encore, «coquilleux» est à même de transposer le registre littéraire de l'adjectif source. Une étude lexicographique révèle que *kogchuliatès* n'est attesté qu'à deux reprises dans le corpus ancien. Il apparaît pour la première fois dans l'*Anabase* de Xénophon (III, 4, 10) qui s'en sert lui aussi comme épithète de *lithos* au génitif de qualité. Il se retrouve dans l'*Onomasticon* de Julius Pollux (VII, 100), qui cite lui-même Xénophon. Il semble donc que Philostrate ait sciemment emprunté cette expression à l'*Anabase*, peut-être en s'aidant du lexique de Pollux qui lui a servi d'intermédiaire. Il serait impossible de transférer tel quel cet emprunt lexical en français ou dans toute autre langue moderne, car il faudrait trouver un équivalent de Xénophon dans notre culture. Néanmoins, de même que les usages de *kogchuliatès* aux II^e^–III^e^ siècles ne devaient pas exister ailleurs que dans les textes de rares lexicographes et atticistes, de même, «coquilleux» est aujourd'hui un mot qui survit essentiellement à travers nos glossaires et

8. Dans les deux cas, le génitif de qualité est développé par un participe passé («bâti», «construit»). Je choisis de la traduire par la préposition «en».

nos dictionnaires. Nous gardons ainsi une connotation, un registre, à défaut de restituer un intertexte.

Le choix de l'expression «ceint de colonnades» répond à la même stratégie. Le texte source emploie l'adjectif *perikiôn*, formé du préfixe *peri* («autour») et du substantif *kiôn* («colonne»). Si nous ne nous attachions qu'à sa signification, nous pourrions plus simplement reproduire la traduction qu'en donne le Bailly, «entouré de colonnes», comme le font Chassang (*Apollonius de Tyane. Sa vie, ses voyages, ses prodiges, par Philostrate, et ses lettres* 71) et Grimal (*Romans grecs et latins* 1085). Néanmoins, cet adjectif est seulement attesté dans le théâtre d'Euripide (*Iphigénie en Tauride* 405) et dans le lexique de Julius Pollux (*Onomasticon* I, 77). Ce dernier place l'adjectif *perikiôn* au nombre des usages corrects, mais il rappelle que le substantif *peristôon* est plus communément admis chez les «Attiques» pour parler d'un péristyle, tout comme Moeris (*Lexique atticiste* π 11). Philostrate emploie donc un mot poétique, là où un atticisme plus rigoriste lui aurait préféré *peristôon*. Se contenter de traduire le sens de l'adjectif, «entouré de colonnes», revient à perdre la «touche poétique» dont il est chargé. Tout comme pour Xénophon, il nous faudrait prendre pour modèle un équivalent français d'Euripide si nous voulions transposer dans notre langue tout le capital culturel dont est chargé ce mot rare (Jean Racine serait-il un candidat?). À défaut, l'emploi adjectival de «ceint», appliqué à un lieu par analogie à une partie du corps humain, et le pluriel poétique «colonnades» donnent à notre traduction un registre littéraire qui nous permet de restituer certaines connotations du texte source.

Cependant, s'en tenir à un vocabulaire rare ou littéraire ne serait pas à même de restituer certaines innovations verbales de Philostrate. Schmid, dont nous avons cité les travaux plus haut, a recensé plus de deux cents exemples d'hapax dans le corpus du sophiste (*Der Atticismus in seinen Hauptvertretern von Dionysius von Halikarnass bis auf den zweiten Philostratus. Vierter Band* 381-89). Certes, l'état fragmentaire de la littérature ancienne nous invite à la prudence: un terme attesté pour la toute première fois chez un auteur n'est pas nécessairement un néologisme de son invention. Philostrate a manifestement emprunté certains hapax à des textes que la tradition manuscrite n'a pas conservés. Dans les *Vies des sophistes* (I, 23, 2), il dit lui-même avoir trouvé le verbe *nomomachein* («combattre grâce à des lois») dans un discours aujourd'hui perdu du sophiste Lollianos (II^{e} siècle de notre ère). Dans tous les cas, le terme en question devrait produire un effet d'étrangeté.

Nous illustrerons ce point avec le début du livre II de la *Vie d'Apollonios*. Au moment où le narrateur relate le voyage de ses personnages en Inde, il s'engage dans un long excursus consacré aux éléphants. Cette digression sert des besoins diégétiques: on dirait en termes cinématographiques qu'elle plante un décor, aidant le public à se figurer la faune des lieux dépeints dans le texte. Au paragraphe 13, le narrateur prouve que les défenses des éléphants sont des dents et non des cornes: il réfute la théorie de Juba II, roi de Maurétanie réputé pour son érudition. Dans le texte source, certaines innovations verbales permettent au narrateur d'adopter la posture d'un expert, d'un zoologue accompli qui n'hésite pas à forger son propre vocabulaire spécialisé pour faire autorité et contester celle de Juba. Il rappelle ainsi que seuls les animaux aux pieds fendus portent des cornes, ce qui n'est pas le cas de l'éléphant: «or notre animal a le pied quinqua-ongulaire et très anfractueux, lequel, parce qu'il n'est pas enserré par des sabots, se présente comme à l'état humide» (II, 13, 2). L'adjectif «quinqua-ongulaire» est ici destiné à transposer *pentônuchos* en grec, qui n'est attesté dans aucun autre texte ancien. Notre néologisme reconstruit dans une langue latine comme le français la formation étymologique du terme grec («quinqua» pour *pent–* et «ongulaire» pour *ônuchos*). Ce transfert morphologique permet d'obtenir une traduction bien plus littérale que celles de Chassang et de Grimal: «l'éléphant a, pour ainsi dire, cinq doigts» (Chassang, *Apollonius de Tyane. Sa vie, ses voyages, ses prodiges, par Philostrate, et ses lettres* 63); «cet animal possède cinq ongles» (Grimal, *Romans grecs et latins* 1079). En outre, le néologisme «quinqua-ongulaire» est plus à même de reconstituer la technicité du développement zoologique et, par là même, l'expérience de lecture que programme son caractère spécialisé: un déchiffrage peu fluide, à l'image de la littérature scientifique qui ne se saisit pas immédiatement.

Enfin, la question du lexique n'est pas la seule difficulté à laquelle nous nous heurtons si nous cherchons à traduire la *Vie d'Apollonios*. Comme l'a également montré Schmid, les jeux verbaux de Philostrate se doublent de tours syntaxiques en rupture avec la phraséologie grecque (*Der Atticismus in seinen Hauptvertretern von Dionysius von Halikarnass bis auf den zweiten Philostratus. Vierter Band* 544-76). Le cadre de l'atticisme est un terrain de choix pour les expérimentations langagières: un auteur peut choisir de se conformer aux conventions ou, au contraire, de les brusquer. Ces licences ne sauraient exister sans le normativisme qu'elles contournent: encore faut-il qu'il y ait des normes pour que l'on puisse y faire entorse. Ces observations nous dirigent vers une autre question: comment traduire la liberté que prend

un auteur d'enfreindre les règles syntaxiques de son époque? Il existe deux versants à ce problème. Premièrement, d'un strict point de vue linguistique, le français ne s'articule pas autour des mêmes constructions grammaticales que le grec ancien. Deuxièmement, sur un plan esthétique, notre culture n'obéit pas aux mêmes codes que ceux de Philostrate: l'atticisme se construit à partir de *normes* stylistiques qui ne se confondent pas nécessairement aux *règles* de la langue. Comme l'a montré Lara Pagani (*Language Correctness (Hellenismos) and Its Criteria* 829–30), à partir du II^e^ siècle de notre ère, une incorrection grammaticale est jugée «correcte» si elle est attestée dans un texte canonique. Suivant ces conventions, si par exemple un orateur attique laisse un mot ou un groupe de mots en suspens à la fin d'une phrase, une hyperbate imitée de ses discours n'est pas incorrecte[9]; elle le sera en revanche si nous n'en trouvons aucun exemple parmi les modèles classiques.

Il nous paraît important de reconstruire ces jeux syntaxiques dans une traduction, car ils avaient probablement pour effet de surprendre le public et de capter son attention. Dans ce processus, le lectorat était certainement invité à se questionner: comment interpréter une anomalie grammaticale? Dans l'état actuel des sources, la plus ancienne expérience de lecture connue est celle de Photios, qui a recensé et résumé de nombreuses œuvres de l'Antiquité dans sa *Bibliothèque*. Bien qu'il ait vécu un peu plus de cinq siècles après Philostrate, cet érudit byzantin est, tout comme ses contemporains, un héritier direct de la tradition rhétorique des II^e^–III^e^ siècles. Ses commentaires nous permettent d'entrevoir l'effet produit par la *Vie d'Apollonios* sur un intellectuel hellénophone pour qui l'atticisme est une «seconde nature». Photios identifie dans la prose de Philostrate «des tournures syntaxiques marquées par une certaine nouveauté» (44, 9b)[10]. Il commente plus loin:

> Ce Philostrate use d'une élocution suave, variée à l'extrême, et d'expressions qui conviennent à une telle diction; et néanmoins à des tours syntaxiques comme nul autre n'aurait pu en agencer pour composer un écrit. Ils ont l'air de ressembler à des tours asyntaxiques, pour ainsi dire, plutôt que de prendre part à quelque forme de syntaxe. Mais cet homme, nous savons qu'en très grand polymathe, ce n'est pas par incorrection qu'il aurait pu se

9. Dans les langues à déclinaison comme le grec ancien, l'hyperbate est une figure de style qui consiste à déconstruire la syntaxe en séparant plusieurs termes grammaticalement liés. Andrew M. Devine et Laurence D. Stephens en ont proposé une étude systématique illustrée par de nombreux exemples (*Discontinuous Syntax: Hyperbaton in Greek*).

10. Traduction personnelle à partir du texte édité par René Henry.

> laisser aller à cette exploration innovante, d'un caractère bien spécifique, dans les tours syntaxiques […]. (Codex 241, 331a–b)

La faute et la licence peuvent donc être identiques formellement. C'est l'intention prêtée par un lecteur à un auteur qui sert de critère pour les différencier: l'une est involontaire, l'autre consciente et réfléchie. Pour objectiver cette distinction, Photios interprète Philostrate d'après ses propres codes intellectuels, considérant que ses apparentes incorrections sont destinées à aiguillonner l'intérêt du public.

Le chapitre 22 du livre II, dont nous avons déjà cité un extrait plus haut, nous en fournit un exemple. A Taxila, les personnages observent des tables en bronze consacrées par le roi indien Poros (ou Porus) au Macédonien Alexandre le Grand, alors qu'il a été vaincu par ce dernier en 326 av. J.-C. Ici, le texte grec use d'un tour asyntaxique (II, 22, 3). Il introduit le nom propre «Poros» au nominatif, laissant penser au premier abord qu'il s'agit du sujet de la phrase, avant d'introduire un autre nominatif «le Macédonien», véritable sujet du verbe principal. Dans un second temps seulement, nous comprenons que ce «Poros» en suspens devrait normalement apparaître dans une proposition participiale au génitif absolu. L'effet de surprise produit par cette construction permet de mieux mettre en exergue le respect mutuel que se sont porté les deux ennemis, en les présentant tous deux comme sujets de l'action: Poros a fait preuve de magnanimité, car il a célébré la victoire de l'homme qui l'a défait, et Alexandre le Grand l'a honoré en le guérissant de ses blessures et en le replaçant sur le trône de son propre royaume.

Il est difficile de restituer cet effet dans une langue qui ignore les déclinaisons comme le français moderne. Chassang ajoute l'adverbe adversatif «cependant», absent du texte grec: «c'est ce roi qui les a fait poser après la mort d'Alexandre, et cependant l'on y voit le Macédonien vainqueur, relevant Porus blessé et lui rendant l'Inde qu'il vient de subjuguer» (*Apollonius de Tyane. Sa vie, ses voyages, ses prodiges, par Philostrate, et ses lettres* 71). Ce choix de traduction revient à porter l'accent sur le paradoxe mis en scène par le texte. Grimal introduit lui aussi Poros par une figure d'insistance, dans une structure binaire qui insiste davantage sur la complémentarité entre les deux figures et le respect réciproque qu'elles se portent: «c'est Porus qui a dédié ces tableaux après la mort du Macédonien, et l'on y voit le Macédonien vainqueur soignant Porus blessé et lui faisant présent de l'Inde, dont il était désormais le maître» (*Romans grecs et latins* 1086). Dans les deux cas, le caractère étrange et abrupt du brouillage

syntaxique n'est pas restitué. Une stratégie de traduction serait de laisser un sujet en suspens tout comme dans le texte grec: «Poros, qui, après la mort du Macédonien, a consacré ces œuvres, le Macédonien y est le vainqueur, restaure Poros blessé, lui fait don de l'Inde qui est désormais sienne». Ce choix, moins fluide à la lecture, permet de garder la figure d'insistance, mais aussi d'en recréer la structure désarticulée. Il répond ainsi aux deux formes de littéralisme qu'a théorisées Jean-René Ladmiral (*La traduction: entre la linguistique et l'esthétique littéraire* 47): un littéralisme «philologique» pour la signification et pour la syntaxe; et un littéralisme «esthétique» pour l'effet produit sur le lectorat.

Traduire et retraduire un texte ancien, c'est l'interpréter et le réinterpréter. Comme l'a récemment montré Xavier Gheerbrant en prenant pour exemples dix traductions modernes d'Empédocle, poète et philosophe grec du V^e^ siècle avant notre ère, «dans le cas d'un corpus philosophique, même une 'simple' édition avec traduction mais sans commentaire permet […] de reconstituer les prises de position herméneutiques du traducteur et de remonter au substrat de son interprétation du texte» (*Traduire Empédocle, entre poésie et philosophie* 88). La *Vie d'Apollonios de Tyane* nous a permis de voir que ce phénomène est également à l'œuvre dans un corpus qui n'est pas, à proprement parler, philosophique. Comme le révèle cette étude de cas, le traducteur ou la traductrice est responsable du sens qu'il ou elle transmet à son lectorat, au même titre que tout travail de recherche qui se doit d'actualiser sa bibliographie et de prendre en compte les récentes avancées scientifiques. C'est aussi admettre, humblement, que toute traduction sera tôt ou tard dépassée à mesure qu'évolueront les critères de scientificité et que de nouveaux champs seront explorés. Elle deviendra, à son tour, un objet d'études à part entière, un témoignage parmi d'autres de la manière dont une époque, une discipline, une école auront interprété le texte source.

L'étymologie du mot «herméneutique» est signifiante à cet égard. En grec ancien, le verbe *hermêneuein* signifie «exprimer» une pensée à un public donné par des voies qui ne se restreignent pas au discours: il inclut également la peinture, comme on dit aujourd'hui qu'une œuvre d'art «traduit» une émotion. Ce n'est que dans un sens plus restreint que ce même verbe désigne le transfert d'une idée dans une autre langue. Le traducteur, ou *hermêneutès*, est donc «interprète» dans tous les sens du terme: il sert d'intermédiaire entre deux cultures ou deux modes de pensée qui ne se comprennent pas; il cherche à rendre claire et intelligible une idée peu compréhensible; il restitue, reproduit et rejoue son modèle tout en lui

donnant un sens qui, parmi d'autres possibles, reste ancré dans une culture donnée.

Bibliographie

Usuels

Bailly = Bailly, Anatole (dir.), *Dictionnaire grec-français*, rédigé avec le concours d'Émile Egger [1894], édition revue par Louis Séchan et Pierre Chantraine, Paris, Hachette, 1964.

Liddell-Scott = Liddell, Henry George / Scott, Robert (dir.), *A Greek-English lexicon* [1843], édition revue et augmentée par Henry Stuart Jones et al., Oxford, Clarendon Press, 1996.

Pape = Pape, Wilhelm (dir.), *Handwörterbuch der griechischen Sprache. Griechisch-deutsches Handwörterbuch*, édition revue par Max Sengebusch, Brunswick, Vieweg & Sohn, 1914.

Auteurs anciens

D'Halicarnasse, Denys, *Opuscules rhétorique, V: L'Imitation (fragments, épitomé); Première lettre à Ammée; Lettre à Pompée Géminos; Dinarque*, texte établi et traduit par Germaine Aujac, Paris, Les Belles Lettres, coll. Guillaume Budé, 1992.

Diogène, Laërce, *Vies et doctrines des philosophes illustres*, texte établi et annoté par Herbert Strainge Long, Oxford, Clarendon Press, 1964.

De Sardes, Eunape, *Vies des philosophes et des sophistes*, texte établi par Joseph Glangrande, Rome, Polygraphica, 1956.

Euripide, «Iphigénie en Tauride», in *Euripidis fabulae*, vol. 2, texte édité par James Diggle, Oxford, Clarendon Press, 1981, p. 243–304.

Jamblique, *Vie de Pythagore*, texte établi et traduit par Luc Brisson et Alain Philippe Ségonds, Paris, Les Belles Lettres, coll. «La roue à livres», Série grecque, 1996.

De Samosate, Lucien, *Alexandre ou Le faux prophète*, texte établi et traduit par Marcel Caster, introduction et notes par Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, Les Belles Lettres, coll. Guillaume Budé, 2001.

De Samosate, Lucien, *Le songe ou Le coq*, in *Œuvres complètes*, Tome III, Opuscules 21–25, texte établi et traduit par Jacques Bompaire, Paris, Les Belles Lettres, coll. Guillaume Budé, Série grecque, 2003.

De Tyr, Maxime, *Dissertations*, texte établi par Michael B. Trapp, Stuttgart, Teubner, coll. Bibliotheca Scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana, 1994.

Moeris, «Lexique atticiste», in *Sammlung griechischer und lateinischer Grammatiker*, vol. 9, texte édité par Dirke Uwe Hansen, Berlin, New York, De Gruyter, 1998, p. 71-156.

Philostrate, *Vie d'Apollonios de Tyane*, in *Flavii Philostrati Opera*, vol. 1, texte établi par Karl Ludwig Kayser, Leipzig, Teubner, 1870.

Philostrate, *Vie des sophistes*, texte établi par Rudolph S. Stephec, Oxford, Clarendon Press, 2016.

Photios, *Bibliothèque*, texte établi et traduit par René Henry, Paris, Les Belles Lettres, coll. Guillaume Budé, 1959–1977.

Pollux, *Onomasticon*, texte établi et annoté par Erik Bethe, Leipzig, Teubner, 1900–1937.

Porphyre, *Vie de Pythagore, Lettre à Marcella*, texte établi et traduit par Édouard des Places, avec un appendice d'Alain Philippe Ségonds, Paris, Les Belles Lettres, coll. Guillaume Budé, 1982.

Études modernes

Anderson, Graham, *Philostratus: Biography and Belles-lettres in the 3rd Century AD*. Londres, Croom Helm, 1986.

Anlauf, Gerhard, *Standard Late Greek oder Attizismus? Eine Studie zum Optativgebrauch im nachklassischen Griechisch*. Cologne, Köln Universität, 1960.

Billault, Alain, «Le personnage de Philostrate dans la *Vie d'Apollonios de Tyane*. Autoportrait de l'auteur en biographie», in *L'invention de l'autobiographie d'Hésiode à Augustin*, actes du deuxième colloque de l'Équipe de recherche sur l'hellénisme post-classique (Paris, École normale supérieure, 14-16 juin 1990), Marie-Françoise Baslez et al. (dir.), Paris, Presses de l'École normale supérieure, «Études de Littérature Ancienne», 1993, p. 271-278.

Boter, Gerard, «The Title of Philostratus' *Life of Apollonius of Tyana*», in *The Journal of Hellenic Studies*, 135, 2015, p. 1-7.

Bowie, Ewen, «Quotations of Earlier Texts in Τὰ ἐς τὸν Τυανέα Ἀπολλώνιον», in *Theios Sophistes: Essays on Flavius Philostratus*' Vita Apollonii *[Conference, Royal Academy in Brussels, 19-20 January 2006]*, Demoen, Kristoffel, et al. (dir.), Leiden, Brill, 2009, p. 57-73.

Chassang, Alexis, *Apollonius de Tyane. Sa vie, ses voyages, ses prodiges, par Philostrate, et ses lettres*, ouvrages traduits du grec avec introduction, notes et éclaircissements, Paris, Librairie académique Didier et C^{ie}, 1862.

De Lannoy, Ludo, «Le problème de Philostrate», in *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt* II 34.3. Haase, Wolfgang (dir.), Berlin, De Gruyter, 1997. 2362-449.

Devine, Andrew M., Stephens, Laurence D., *Discontinuous Syntax: Hyperbaton in Greek*, Oxford, New York, Oxford University Press, 2000.

Genette, Gérard, *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, éditions du Seuil, «Poétique», 1982.

Gheerbrant, Xavier, «Traduire Empédocle, entre poésie et philosophie», in *La traduction épistémique: entre poésie et prose*, Milliaressi, Tatiana (dir.), Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2020, p. 87–141.

Grimal, Pierre, *Romans grecs et latins*, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1958.

Kemezis, Adam, *Greek Narratives of the Roman Empire under the Severans: Cassius Dio, Philostratus and Herodian*, Cambridge – New York, Cambridge University Press, 2014.

Kim, Lawrence, «The Literary Heritage as Language: Atticism and the Second Sophistic», in *A Companion to Ancient Greek Language*. Bakker, Egbert J. (dir.), Chichester, Wiley–Blackwell, «Blackwell Companions to the Ancient World», 2010, p. 468–482.

Kim, Lawrence, «Atticism and Asianism», in *The Oxford Handbook of the Second Sophistic*, Richter, Daniel S. et al. (dir.), New York, Oxford University Press, 2017, p. 41–66.

Ladmiral, Jean-René. «La traduction: entre la linguistique et l'esthétique littéraire», in *De la linguistique à la traductologie*, Milliaressi, Tatiana (dir.), in Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2011, p. 45–52.

Morel, Michel, «Éloge de la traduction comme un acte de lecture», in *Traduire ou vouloir garder un peu de la poussière d'or*, Raguet, Christinne (dir.), Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2006, p. 25–36.

Pagani, Lara, «Language Correctness (*Hellenismos*) and Its Criteria», in *Brill's Companion to Ancient Greek Scholarship*. Montanari, Franco et al. (dir.), Leiden, Brill, 2015, p. 798–845.

Reardon, Bryan P., *Courant littéraires grecs des IIe–IIIe siècles après J.-C.,* Paris, Les Belles Lettres, «Annales littéraires de l'Université de Nantes», 1971.

Regattin, Fabio, *Traduction et évolution culturelle*, Paris, L'Harmattan, 2018.

Robiano, Patrick, «Un discours encomiastique: En l'honneur d'Apollonios de Tyane», in *Revues des Études grecques*, 114, 2001, p. 637–646.

Rothstein, Philippe, «Traduire le subjonctif et le renversement des sujets de l'interlocution», in *De la linguistique à la traductologie*, Milliaressi, Tatiana (dir.), Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2011, p. 129–45.

Schmid, Wilhelm, *Der Atticismus in seinen Hauptvertretern von Dionysius von Halikarnass bis auf den zweiten Philostratus. Vierter Band*, Stuttgart, Kohlammer Verlag, 1896.

Whitmarsh, Tim, «The Greek Novel: Title and Genre», in *American Journal of Philology*, 126.4, 2005, p. 587-611.

Wilamowitz–Möllendorf, Ulrich von, «Asianismus und Atticismus», in *Hermes* 35. 1900, 1-52.